

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
 Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.  
 Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
 Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.  
 Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.  
 LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.  
 Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique  
 à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT  
 9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

14<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 691. — 9 Juillet 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION  
 13, QUAI VOLTAIRE  
 Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.  
 Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration  
 à M. BOURDILLIAT, administrateur.

## LORD CLARENDON

Après Charles Dickens, l'Angleterre vient encore de perdre un grand homme de bien, lord Clarendon.

Partout où il a passé, outre les preuves de sa haute intelligence politique, lord Clarendon a laissé une bonne action. Les grandes préoccupations diplomatiques et les difficultés des affaires d'Etat ne lui ont jamais fait oublier qu'il était homme, et qu'en cette qualité il devait à tout ce qui touche à l'humanité et ses sympathies et son dévouement.

Il naquit avec le siècle, le premier mois de l'année 1800.

Sorti à vingt ans de la fameuse université d'Oxford, Georges William Frederic Williers, baron Hyde et quatrième comte de Clarendon, fut d'abord envoyé à Saint-Petersbourg, en qualité d'attaché d'ambassade. En 1833, il fut nommé ministre plénipotentiaire d'Angleterre à Madrid.

Pendant le séjour de lord Clarendon à Madrid, notre compatriote Louis Viardot est pris du choléra. Le ministre d'Angleterre apprend que le malade est seul, abandonné dans une chambre d'hôtel. Il court enlever le moribond, le fait porter dans sa voiture, et l'amène à son hôtel où il le rend à la vie.

En Irlande, où il fut envoyé en 1852, il administra sagement, si humainement que la *Verte Erin* garde encore

de lui le plus reconnaissant souvenir.

Dès 1840, lord Clarendon avait été appelé au conseil privé. En 1844, il était ministre du commerce. Lord Palmerston et lord John Russell, qui tenaient en grande estime les capacités et le caractère de Clarendon, lui confièrent, en 1852, la négociation du traité d'alliance entre l'Angleterre, la France, la Sardaigne et la Turquie. Au couronnement du roi de Prusse, c'est lui qui fut chargé de représenter l'Angleterre.

Ministre de la guerre, envoyé extraordinaire auprès du saint-siège et de la cour de Victor-Emmanuel, négociateur du traité avec les Etats-Unis dans l'épineuse affaire de l'*Alabama*, il reprend en 1868, sous le cabinet Gladstone, le portefeuille des affaires étrangères, qui lui avait été déjà confié en 1853, époque où il avait accompagné en France la reine Victoria.

Ce fut lord Clarendon qui, en qualité de ministre d'Angleterre, signa au congrès de Paris le traité qui mit fin à la guerre d'Orient. Ce fut lui qui présenta aux plénipotentiaires réunis un projet de tribunal international destiné à supprimer les guerres. Toutes les occasions lui étaient bonnes pour affirmer ses grandes qualités de bienfaisance humanitaire.

*Fais ce que dois et honni soit qui mal y pense*, telle était sa devise.

Il s'y tint et fit bien.

LÉO DE BERNARD





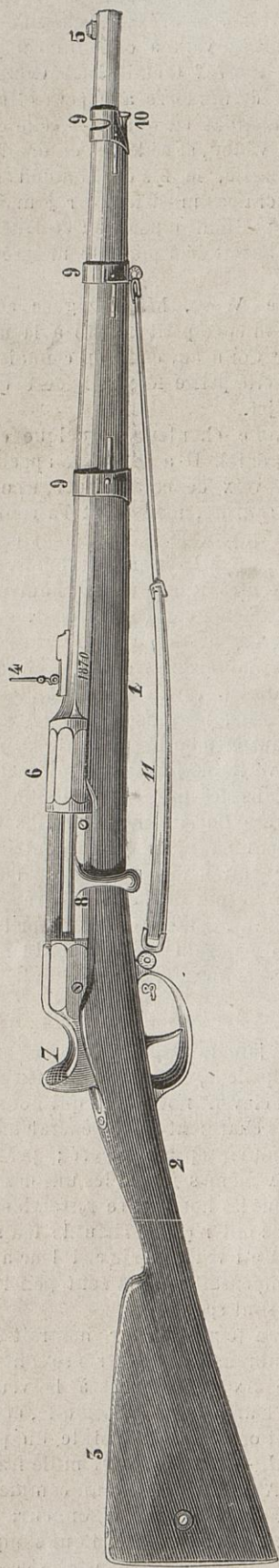


**Le tir de la cavalerie**

AU CAMP DE CHALONS

Le Monde illustré a déjà donné, au début de cette année, les dessins du fusil adopté pour la cavalerie, c'est-à-dire le modèle 66 transformé. Nulle part qu'au camp de Chalons on ne pouvait faire une application meilleure de cette arme.

Aussi, mettant à profit le temps destiné à l'instruction préliminaire des troupes, S. Exc. le général en chef a-t-elle donné des ordres pour que la cavalerie (dragons et chasseurs) exécutât son tir à toutes les portées.



FUSIL DE CAVALERIE, MODÈLE CHASSEPOT TRANSFORMÉ

- 1. Fût.
- 2. Pognée.
- 3. Crosse.
- 4. Hausse graduée avec curseur et à charnière.
- 5. Guidon.
- 6. Boîte de culasse.
- 7. Chien.
- 8. Le cylindre avec son levier recourbé.
- 9. Garnitures en cuivre.
- 10. Bague, 11. Bretelle avec ses boucles.
- Longueur totale de l'arme: 1 mèt. 14 c. — Calibre: 11 millim.

Ces exercices ont lieu dans les petits bois n<sup>os</sup> 80 et 81 du territoire militaire du camp affecté aux ex-

périences de tir. Des clairières ménagées fort à propos rendent cette opération très-facile. Des ve-

des résultats plus que satisfaisants.

Camp de Chalons, juin 1870. L. DE N.



CAMP DE CHALONS.

Expériences du nouveau fusil de cavalerie. — (Dessin de M. Godefroy Durand d'après les croquis de M. L. de Nabat, officier du 12<sup>e</sup> dragons.)

GODEFROY DURAND



COLONIES ESPAGNOLES. — La Havane. — Débarquement opéré sur la côte, à l'endroit dit le Chivas, par les équipages des canonnières espagnoles *Astuto* et *Flèche*.

**Insurrection cubaine**

DÉBARQUEMENT A CHIVAS  
DES CANONNIÈRES L'ASTUTO  
ET LA FLÈCHE

Les insurgés cubains, défaits en plusieurs rencontres, s'étaient portés et fortement retranchés dans un endroit dit le *Chivas*. Ce point, parfaitement choisi au point de vue stratégique, est situé sur les bords des rivières de Séville et de Tana. Ces deux cours d'eau leur ser-



DOMINGO GOICURIA,  
chef des rebelles, exécuté à la Havane.

vaient de voie de ravitaillement. C'est par là que leur arrivaient les armes et munitions de guerre, ainsi que les vivres. C'était une des dernières, mais peut-être aussi la plus importante position des insurgés.

On résolut de la forcer et de l'emporter.

Deux canonnières, l'*Astuto* et la *Flèche*, furent chargées d'opérer un débarquement de troupes à l'endroit même où était campé l'ennemi. A M. Ricardo Herrera, comman-



VALENTIN GOICURIA,  
son fils, mort les armes à la main.

dant de l'*Astuto*, fut confiée la direction de cette difficile opération.

Le 21 du mois de mai, malgré la résistance opiniâtre des révoltés, les deux canonnières mirent à terre une colonne composée de trois cent quarante hommes avec une pièce d'artillerie de montagne. Trente matelots se joignirent à cette petite troupe de débarquement, et l'affaire s'engagea entre les soldats espagnols et les insurgés.

L'action fut très-chaude.



CONSTANTINOPLE. — Episode de l'incendie de Péra. — Sauvetage de dix-huit personnes par les Zapties. — (D'après le croquis de M. Montani, notre correspondant.)

Expériences du nouveau fusil de cavalerie. — (Dessin de M. Godefroy Durand d'après les croquis de M. L. de Nabat, officier du 12<sup>e</sup> dragons.)

CAMP DE CHALONS.

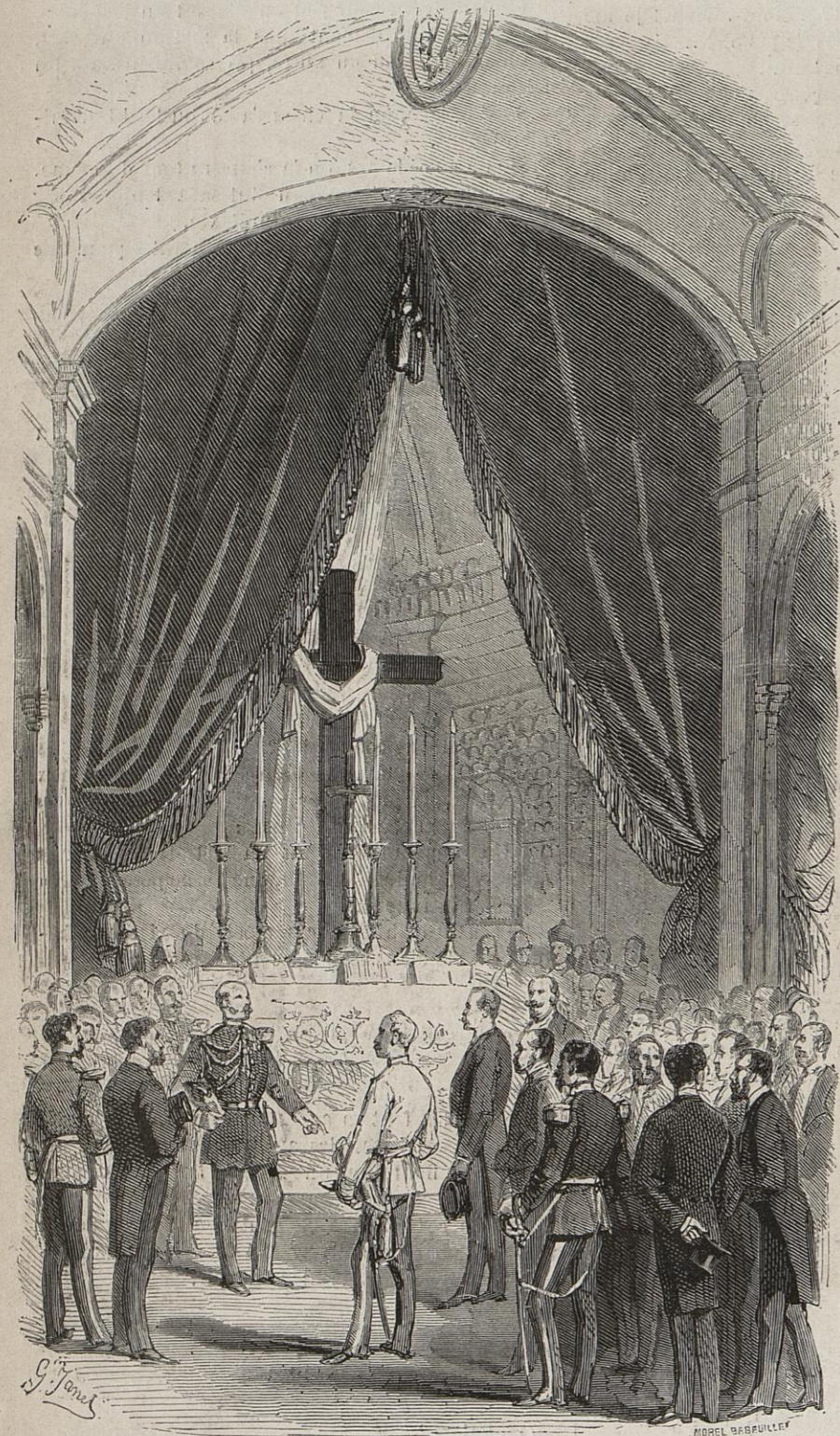




INAUGURATION DES OSSUAIRES DE SAN MARTINO ET DE SOLFERINO

Réunir dans un même ossuaire les ossements des braves qui sont morts pour la patrie; faire s'embrasser dans la tombe les restes de ceux qu'une alliance avait réunis pour la lutte et confondus dans la mort, l'ennemi ou l'allié, et donner une tombe à tous deux : il y a là une pieuse pensée, un symbole patriotique et chrétien, et une sorte de pacte plein d'espérance et de fraternité.

C'est au commandeur Torelli, le préfet de Venise, un homme d'initiative, qu'on doit cette pensée première de l'élévation de l'ossuaire; une commission a mené cette œuvre à bonne fin, grâce à une souscription publique, et l'inauguration du monument lui-même a eu un caractère véritablement national.



Inauguration de l'ossuaire de Solferino, par les princes de la maison de Savoie.

Les deux princes de la maison de Savoie, le prince Humbert et le prince Eugène de Carignan, assistaient à l'inauguration, entourés de hauts dignitaires et d'hommes éminents du gouvernement italien. Toutes les villes d'Italie, toute la presse, avaient voulu être représentées; le lieutenant-colonel d'état-major de La Haye assistait pour la France; le chevalier de Pollack, de même grade et de même arme, représentait l'Autriche.

Des trains de Venise et de Milan devaient amener la plupart des invités, et le rendez-vous avait été fixé à la villa du comte Tracagni, située assez près de la fameuse colline de San Martino. De là, après une courte collation, on se rendit à pied à la chapelle mortuaire, en parcourant ces lieux à jamais célèbres par la rencontre et l'effroyable choc de trois armées. On célébra une courte cérémonie, et M<sup>re</sup> Crosatti, vicaire capitulaire de Vérone, prit la parole; après lui, M<sup>re</sup> Festi et le ministre de la guerre Govone. Pendant ce temps-là, le prince Humbert fixait



Vue d'ensemble de l'ossuaire, prise de la colline de la Tour, le 24 juillet.

au côté de l'autel une bannière commémorative donnée par la garde nationale de Milan.

De l'autel supérieur, les assistants se rendirent dans l'ossuaire, dont les murailles, de la base au faite, sont tapissées des ossements retrouvés sur le champ de bataille.

Le monument funéraire s'élève sur la colline de San Martino. Il fallait se rendre à Solferino. Une longue file de voitures, disposées pour recevoir



Episode de la cérémonie. — L'orage.

les invités officiels, les transporta rapidement au point où s'étaient rencontrés les Français et les Autrichiens, traversant Pozzolengo, Madrina della Scoperta, parés comme pour une fête funèbre. A midi, on arriva au pied de la petite colline de Saint-Pierre. C'est là que le commandant Torelli, l'initiateur du projet, prit la parole, et, dans un chaud discours rempli de promesses de fraternité à l'égard de la France, expli-



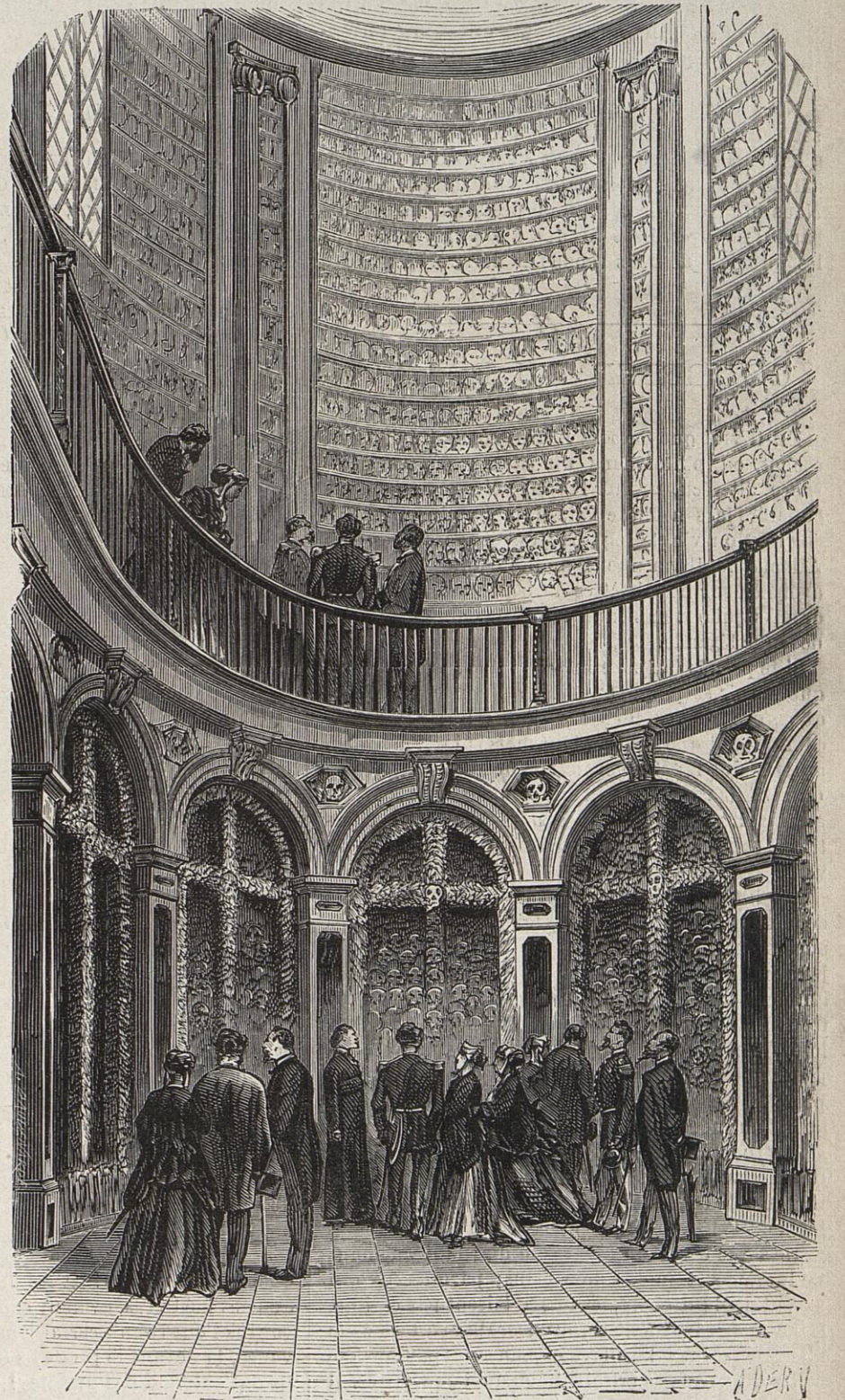
INAUGURATION DES OSSUAIRES DE SOLFERINO ET DE SAN MARTINO. — Le banquet. — Le prince Humbert porte un toast aux trois armées. (Croquis de M. Stella.)

qua le but pieux qu'il avait entendu remplir avec l'aide des Italiens qui s'étaient groupés autour de lui.

Les paroles du commandeur ont causé une profonde émotion. Il a su, par un tact parfait, rendre hommage aux trois nations, et le colonel de La Haye, répondant et remerciant au nom de la France, a remis au commandeur, de la part de son souverain, le grand cordon de la Légion d'honneur.

L'ossuaire de Solferino est plus grand encore que celui de San Martino, et, attaché à ce local, une petite salle, sorte de musée funèbre, a réuni tous les objets trouvés sur les morts : Médailles, anneaux, médaillons contenant des cheveux, scapulaires, lettres, boutons d'uniformes, et entre autres une montre qui, frappée par une balle, s'est arrêtée à 4 h. 35 m. qui fut le moment de la dernière attaque des Autrichiens sur Guidizzolo.

A ces pieuses reliques sont jointes des lettres trouvées dans les poches des



La crypte de l'ossuaire.

malheureux : l'une d'une pauvre femme, qui envoie dix francs à son fils, lui recommandant de prendre mille précautions pour sa santé, et de ne rien dire de l'envoi des dix francs à son mari, auquel elle l'a caché. L'autre est d'une fiancée qui remercie un soldat de la promesse qu'il vient de faire de l'épouser au retour de la campagne, et elle rappelle les moments de l'adieu, avant le départ pour cette guerre d'où il ne devait point revenir. — Une autre enfin, d'un père, rappelle à son fils, dans un langage très-élevé, d'une haute noblesse, d'adopter rigoureusement et fidèlement la discipline militaire et de remplir les devoirs du soldat.

Un banquet a terminé la cérémonie, et une série de toasts importants ont été portés : le premier, par le commandeur Casati, le président du sénat : « Au premier soldat d'Italie, à notre roi ! » le commandeur Berti : « Aux deux princes de la maison de Savoie ! » le prince Humbert : « Aux trois armées ! » qui avaient



fait preuve de valeur sur ce terrain; le commandeur Torelli : « A l'Empereur Napoléon ! » et le général Govone : « A l'Empereur d'Autriche ! »

Le lieutenant-colonel Pollah, qui représentait l'Autriche, a pris alors la parole, et, dans une improvisation en langue italienne, a parlé de l'armée italienne en termes tels qu'il a excité le plus grand enthousiasme.

Enfin, l'honorable M. Massari a cru devoir remercier le commandeur Torelli, qui avait pris l'initiative.

Il sembla même, pour terminer cette touchante cérémonie, que le ciel voulût rappeler la date de Solferino; car, à peine s'était-on dispersé, qu'un orage effroyable éclata sur ces contrées, vers l'heure même où, dix ans auparavant, une pluie torrentielle avait séparé les deux armées dont on honorait les morts.

Nous avons voulu que le *Monde illustré* fût représenté à cette cérémonie. Nous avons prié M. Guglielmo Stella de se rendre de Venise à San Martino, afin de nous tenir au courant des différents épisodes. Nous offrons au lecteur l'interprétation des croquis par lui envoyés, ils sont une rapide revue de tous les épisodes que nous venons de décrire.

C. Y.

## COURRIER DU PALAIS

Est-il vrai que *Gaspard Hauser*, séquestré dans un cachot, ou plutôt dans un caveau dès sa naissance, ait vécu, grandi là sans voir personne, sans entendre le son d'une voix humaine, jusqu'à l'âge de vingt ou vingt-cinq ans? Cela se serait passé en Allemagne, il y a une trentaine d'années, et nous avons eu sur nos théâtres du boulevard deux mélodramés qui ont mis en action cette lugubre histoire devenue légende.

Si je prends la forme interrogative, ce n'est pas que je sois sceptique en fait de légendes; quiconque s'occupe des histoires judiciaires vous dira comme moi que tout arrive; mais j'ai entendu dire autrefois et répéter dernièrement que l'histoire de *Gaspard Hauser* était tout simplement un canard dû à l'imagination de Méry. Pauvres hommes de lettres, condamnés à ne jamais inventer que le vrai!

Les histoires de séquestration ne sont pas rares depuis *Gaspard Hauser*, et n'étaient pas plus rares auparavant, j'imagine. Ce sont des enfants, des jeunes filles, des vieillards séquestrés pendant un an, deux ans, trois ans quelquefois, que l'on retrouve dans un état horrible, les membres ankylosés, le corps rongé par la vermine, et couverts de plaies que la malpropreté a fait naître et développées; la victime est transportée à l'hospice; elle guérit ou meurt sous l'influence des soins qui lui sont prodigués; et si l'idiotisme n'a pas été, comme cela arrive le plus souvent, la cause ou plutôt le prétexte de la séquestration, il en devient inévitablement l'effet. C'est presque toujours dans les campagnes que ces crimes sont commis; là il y a moins de lumières et moins de voisins; parmi ceux qui savent quelque chose, les uns se taisent par crainte, les autres par indifférence, ou encore par suite de cette incurable et inexplicable répugnance des paysans à se mêler d'une affaire criminelle en quoi que ce soit. Il y a six ans environ, le maire d'une commune du département de la Sarthe, et sa femme, deux vieillards à cheveux blancs, étaient condamnés aux travaux forcés pour avoir pendant six ou huit ans, séquestré une fille un peu folle, et qui était devenue idiote. Tout le monde savait que cette fille était enfermée, le médecin, le curé, les religieuses, les voisines, et personne n'aurait parlé si la révélation n'était venue d'un brigadier de gendarmerie qui n'était pas du pays.

Mais aujourd'hui, c'est bien autre chose! Il s'agit d'un homme, d'un nommé Julien Bouillaud qui est resté quarante et un ans dans un réduit obscur, couché sur un lit dont la paille n'a pas été changée; pendant trente-quatre ans, une forte paire de menottes forgée exprès lui rattachait les mains l'une à l'autre, et une corde les lui ramenait au-dessus de la tête. Pendant trente-quatre ans, les

menottes n'ont pas été ouvertes, et la corde n'a pas été détachée; mais, au bout de trente-quatre ans, comme on s'aperçut que les articulations des bras, complètement ankylosées, ne permettaient plus aucun mouvement des bras ni des jambes, on jugea les menottes et la corde inutiles. Cette quasi délivrance eut lieu en 1864, et pendant six ans encore, le cadavre vivant resta sur ce même lit sans voir la lumière du jour; l'unique baie de son petit réduit étant soigneusement close par un volet. Depuis longtemps il n'articulait plus des paroles; il faisait entendre des sons, des grognements en quelque sorte.

Enfin, cette année, en 1870, il y eut probablement quelqu'un qui se décida à parler, car la justice fut avertie, et Julien Bouillaud fut délivré après quarante et un ans de cette affreuse captivité. Il était entré là jeune homme, à vingt-deux ans, il en est sorti vieillard, à soixante-trois ans: c'est à faire frémir!

Oui, Julien Bouillaud avait vingt-deux ans; c'était, ont dit les témoins, un jeune homme gai, doux, honnête, rangé; une nuit, il s'est égaré dans la campagne, la peur l'a pris, et il en est résulté un certain trouble mental. Ses facultés sont certainement altérées, mais il n'est pas fou, et surtout il n'est pas fou furieux; il n'est pas méchant, il ne fait peur à personne, et un traitement intelligent, ou seulement les soins affectueux de la famille, le repos, le calme, pouvaient amener la guérison, et la preuve, c'est que depuis quatre mois à peine qu'il est délivré, ce misérable, qui ne faisait entendre que des sons inarticulés, prononce déjà quelques mots et donne des signes d'intelligence. Mais ce n'est pas ainsi que l'on calcule dans la campagne. Son père et sa mère, les époux Bouillaud, qui exploitaient dans le département de la Manche la ferme de la Riffaudais, avaient quatre enfants pour les aider dans leur travail. En voici un dont les bras vont devenir inutiles: c'est dire que sa vie va devenir une charge pour l'exploitation commune. Le calme, le repos? Faites donc comprendre cela à l'avidité du paysan! Quand on est malade, on se couche, — pas tout de suite cependant! — Quand on est couché, il faut guérir ou mourir, et cela dans le plus bref délai, sinon!...

Le père Bouillaud arrangea donc ce petit réduit, derrière sa cuisine, acheta des cordes, commanda des menottes chez le maréchal et organisa un lit percé de trous pour y passer les liens, le couvrit de paille afin qu'on n'eût plus de temps à perdre pour le refaire, et puis... et puis voilà tout.

Encore, avec les aliénistes, on discute! Cela ne sert pas à grand chose, il est vrai, toute leur raison et de logique devient *monomanie raisonnante*, et les douches vont leur train de mieux en mieux. Il faut une hiérarchie et une discipline; que deviendrait la médecine aliéniste, s'il arrivait une fois que le malade eût raison contre son médecin? Donc discuter, comme je vous le disais, cela ne sert pas à grand chose, mais enfin cela soulage! et puis qui sait, à force de discuter, on arrivera peut-être à quelque chose... dans bien longtemps!

Séquestré! retiré du nombre des vivants pendant quarante et un ans! Et les débats nous ont appris que des médecins avaient connu ce crime, et des voisins l'ont connu certainement, ils viennent l'avouer, là devant le jury; ils ont entendu du bruit, ils ont entendu des plaintes! Mais ils ne sont, je vous l'affirme, ni indignés, ni étonnés, ils regardent cela comme une chose toute simple, toute naturelle. Ces témoins, comme l'inculpé, ont insisté, et de la meilleure foi du monde, sur ceci, que Julien Bouillaud avait à manger tant qu'il voulait, et sans travailler, de sorte, qu'en somme, il était plus heureux que ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front!...

A-t-on idée d'un pareil engourdissement du sens moral?

Je dis que des gens qui parlent ainsi, et qui pensent ainsi, il faut les instruire et les instruire de force! Mon Dieu! je ne suis pas un fanatique, je sais très-bien, ou plutôt je crois très-bien que l'instruction ne redresse pas une nature perverse; mais elle fait au moins connaître qu'il y a dans tel ou tel acte un crime que la loi punit; l'esprit cherche alors, et cela instinctivement, pourquoi cet acte

est criminel, et si le désir de le commettre ne s'évanouit pas, la crainte ou la honte retiennent le bras qui va frapper.

Et puis, il y a dans cette histoire un détail particulièrement caractéristique; Julien Bouillaud est déjà dans son cachot depuis une vingtaine d'années, quand le père meurt; rien n'est changé pour cela; le partage avait été fait d'avance par le père et la mère entre les trois enfants qui leur restaient. Pour tenir lieu à Julien de la part qu'il ne recevait pas, ses deux frères aînés devaient lui faire une rente viagère de deux cents francs, et le dernier se chargeait de le *nourrir* et de le *loger*! Les deux cents francs annuels ont-ils été payés? A qui? à quoi ont-ils bien pu être employés? Tout cela n'a pas été parfaitement éclairci. François Bouillaud, le dernier fils, accepta donc de son père cet étrange legs; c'est sa défense, car aujourd'hui, c'est lui qui est l'accusé; il dit qu'il n'a fait que maintenir un état de choses créé par son père. Il n'est pas inutile de connaître dans quels termes précis les constatations ont été faites. Lisez cela :

« La justice eut enfin connaissance de ce crime, elle se transporta à la ferme de la Riffaudais, et là un spectacle horrible frappa ses regards. Dans un étroit réduit, attendant à une cuisine où tout respirait l'aisance, et sur un bois de lit garni d'une légère couche de paille souillée d'excréments, gisait un vieillard de soixante-trois ans; une couche sèche d'ordures adhérait à la partie postérieure de son corps, il n'avait ni draps, ni couverture, ses épaules étaient seulement couvertes d'un lambeau de chemise sale, le reste était nu; ses bras étaient ankylosés, ses jambes repliées étaient réduites au même état; une seule ouverture non vitrée, et destinée à éclairer cette pièce, était garnie de volets soigneusement fermés, l'entrée en était dissimulée à tous les yeux.

« Le rapport médico-légal de l'homme de l'art commis par la justice pour constater l'état physique de Julien Bouillaud, a fait connaître que cet infortuné était atteint d'idiotisme, que cette affection s'était progressivement développée sous l'influence prolongée d'une longue séquestration, et que le manque d'exercice avait déterminé les ankyloses dont étaient atteints les membres supérieurs et inférieurs du corps; enfin l'état actuel du corps était incurable. »

Maintenant il faut vous dire que François Bouillaud est un vieillard de soixante-dix ans, très-honnête, très-probe, très-estimé de sa famille et de ses voisins, et pour qui le public de l'audience a toujours montré une grande sympathie. Il a été acquitté, et cette décision a été accueillie par des applaudissements; on l'embrassait, on le félicitait; encore un peu on l'emportait en triomphe!

Son défenseur avait dit :

« L'intention criminelle est nécessaire pour constituer la criminalité; or, Bouillaud n'a jamais eu d'intention criminelle, il a reçu son frère Julien des mains du père de famille, il a maintenu l'état de choses créé par celui-ci, croyant accomplir un pieux devoir! »

Et puis encore ceci :

« S'il y a crime, que tous les complices soient punis et les complices sont partout, médecins, prêtres, amis, voisins, magistrats de la commune, tous ont su ce qui se passait, tous l'ont approuvé par leur silence, et pas un n'a donné à l'accusé un conseil salutaire. »

Le défenseur avait raison. Hélas! trop raison.

Je m'explique cet acquittement, sans m'expliquer, par exemple, l'enthousiasme du public, parce que, en effet, le fils n'avait que continué la séquestration. — C'est déjà monstrueux! — et puis aussi parce qu'il n'y a pas eu d'intention criminelle; du moins le jury l'aura apprécié ainsi.

Mais n'y a-t-il pas là une confusion entre l'intention criminelle et le mobile du crime? C'est le mobile que vous ne trouvez pas et le défaut d'intérêt vous amène à penser qu'il n'y a pas eu intention mauvaise. S'il en est ainsi c'est une mauvaise manière de raisonner : jamais, jamais on ne me persuadera que l'homme qui en attache un autre sur un lit, avec des cordes, des menottes, et le laisse là pourrir quarante ans, puisse croire qu'il accomplit un pieux devoir!

Puisqu'on va faire une loi sur les aliénés, ne pourrait-on pas glisser un petit article qui préviendrait ces belles actions-là?

PETIT-JEAN.

## CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE <sup>(1)</sup>

Bien que l'été lui ramène invariablement la sécheresse, la librairie en souffre encore moins cette année que l'agriculture.

M. Augustin Challamel en est au sixième tome de ses *Mémoires du peuple français* (7 fr. 50). On connaît déjà cette publication considérable, qui reprend d'une façon plus méthodique et plus claire la grande idée d'Alexis Montel, l'auteur de l'*Histoire des Français de divers Etats*. Le nouveau volume traite de nos mœurs, de notre esprit, de notre vie politique sous Henri IV et sous Louis XIII.

Le sire de Joinville, notre vieux chroniqueur, a la bonne fortune de trouver, au bout de six siècles, le biographe le plus patient et le plus érudit, en la personne de M. Ambroise-Firmin Didot. Ses recherches occupent deux volumes (15 fr.), dont l'exécution matérielle ne laisse rien à désirer, ce qui ne peut surprendre quand l'auteur s'appelle Didot. Deux cents exemplaires seulement seront mis dans le commerce.

Venise est encore à l'ordre du jour. Après le volume de M. Baschet, voici un livre de M. Auguste Boullier sur l'*Art vénitien*; — il est détaché d'une histoire complète de la sérénissime république qui nous est promise sous peu.

Les formats ont leurs modes comme les toilettes, et comme toutes les modes, celles-là ne sont toujours qu'un retour plus ou moins patent vers le passé. Ainsi assistons-nous à la résurrection du minuscule in-32 qui eut tant de vogue vers 1826. L'in-32 d'aujourd'hui tient à réjouir le cœur des bibliophiles; il s'imprime généralement en caractères élzéviriens, sur papier vergé. Tels sont les *Documents pour servir à l'histoire de nos mœurs*, dont M. Lorédan Larchey poursuit sans broncher l'étrange série.

... *Les Doléances d'un locataire parisien* (2 fr.), publiées d'après le manuscrit inédit, par un heureux chercheur, M. Louis Lacour. Ce locataire a bien existé; il a bien rédigé ces doléances que personne n'aurait su inventer pour lui. Non que la matière en soit inconnue. C'est toujours le concierge impoli, la cheminée qui fume, la voisine d'en face qui est mariée sans l'être, etc., etc. Vous connaissez le thème, mais vous ne l'avez jamais vu paraphraser de cette force. C'est Joseph Prudhomme en sa fleur.

... *Les Notes secrètes sur les religieuses de l'abbaye de Longchamps* (1 fr.). Exhumation d'un document plus ancien, mais non moins piquant, il s'en faut. On la doit à un bibliothécaire du Louvre, M. Désiré Lacroix.

Telles sont encore les douze historiettes que M. Lucien Double a résolu de nous conter, à raison d'une par mois. L'imagination joue ici un rôle plus accentué que dans les plaquettes précédentes. La corde émue vibre souvent au profit des revendications généreuses. On voit que M. Lucien Double est touché par tout ce qui souffre de l'injustice des hommes ou de la rigueur du sort.

Je dois une mention particulière aux *Entretiens sur la botanique* (1 fr.) de Mme Hipp. Meunier. La forme en est attrayante; les vignettes nombreuses sont d'une exécution d'autant plus surprenante que le livre est à très-bon marché.

Les abolitionnistes vont toujours grand train. M. Edouard Desprez, qui a déjà fait une première brochure sur l'abolition de la prison, en fait une seconde sur la peine de mort. — C'est d'une âme compatissante, mais M. Desprez ne va-t-il pas un peu loin en affirmant que « la crainte du supplice n'a jamais dompté personne? »

En province, M. Mulsant, bibliothécaire-adjoint

de la ville de Lyon, n'a pas consacré moins de deux volumes à la description du mont Pilat, de ses sites pittoresques et de ses richesses naturelles. — C'est à la *Normandie superstitieuse* (1 fr. 25) qu'en veut M. Boué de Villiers. Il vient de faire sur le pèlerinage de la fontaine Sainte-Clotilde, aux Andelys, une étude satirique que les pèlerins n'achèteront pas.

Les romans du jour sont *Saine et Sauve* (3 fr.), de Mme Juliette Lamber, et *Masques d'or* (3 fr.), de M. Alfred des Essarts. — *Saine et sauve* veut dire que l'héroïne de Mme Lamber ne s'est pas laissée perdre sur les écueils de la coquetterie, et qu'elle a deviné dans le cercle de ses adorateurs celui qui méritait d'être aimé.

Les *Masques d'or* couvrent le visage de ces riches du jour dont la position vous paraît si enviable et qui l'est si peu, car Dieu sait ce qu'ils cachent de rides et de plaies, de grimaces et de larmes!

Saviez-vous qu'il y eût en France trente mille sourds-muets? Ce chiffre fait comprendre l'utilité du *Code Napoléon* (3 fr.) que M. Ferdinand Berthier vient de commenter tout exprès pour eux de la façon la plus claire. Le nom de l'auteur est depuis longtemps populaire dans sa spécialité; il est le doyen honoraire des professeurs de l'institution de Paris.

Ce n'est pas M. Stanislas Ferrand qui souscrita pour la conservation des *Arènes de la rue Monge*. Elles ne lui ont causé qu'un plaisir, celui de prouver que le mortier des Romains ne mérite pas son renom, qu'il est exécrable et ne doit sa conservation qu'à l'épaisseur des murailles.

En quittant la rue Monge, donnons un coup d'œil à l'*Hôtel-Dieu*, sur lequel M. Léon Brièle a recueilli des Notes intéressantes. On sourit en voyant avec quelle difficulté nos chirurgiens prirent pied dans le service des accouchements. En 1667, il fallait la position officielle de Félix, premier chirurgien du roi, pour lui ouvrir, de jour seulement, la salle des accouchées, à la charge de n'y rien tenter sans la permission expresse des malades. Les administrateurs de l'Hôtel-Dieu font preuve d'une prudence non moins recommandable vis-à-vis du sieur Dupont, opérateur du roi, qui demande à faire emplette des dents des personnes mortes « pour en aider le public. » — On refuse ce marché tentateur.

Mais la grande actualité, c'est le petit livre de M. Bouley sur la *Rage* (1 fr.). Il sera lu avec fruit par tout le monde, parce qu'il apprend à tout le monde que la rage disparaîtrait presque si chacun voulait se donner la peine de discerner la maladie et d'isoler le malade. Faute de cette précaution, nous avons 99 cas sur 100 de rage par communication. M. Bouley a étudié avec le plus grand soin les symptômes qu'il veut nous faire reconnaître par nous-mêmes. Il en est qui renversent les préjugés reçus. Ainsi, non-seulement le chien enragé boit de l'eau, mais il la lappe même quand sa gorge ressermée s'oppose au passage du liquide. L'homme seul est vraiment hydrophobe quand il est atteint de cette atroce maladie. Ainsi encore la rage n'a pas l'été pour saison favorite, comme on se plaît à le croire. L'hiver a présenté à l'enquête le même nombre de cas, *moins un*.

ÉDOUARD HUBERT.

## SALON DE 1870

X

MM. A. Fournier, Sevestre, Brune, A. Serres, Viger, J. Gigoux, Coutel, Renoir, Bouvier, Berteaux, Lecadre, Schutzenberger, H. Dubois, J. Lefebvre, Grandsire.

Au moment où le jury de Salon de 1777 allait entrer en fonctions, — c'est en 1746 que les jurys d'examen furent institués, — le directeur-ordonnateur général des bâtiments du roi, le comte de la Billardrie d'Angiviller, l'invita à plus de sévérité dans l'admission des peintures et des sculptures, sous le rapport de la décence.

Mon Dieu! ce n'est pas aux égrillardises qu'on en voulait; Lagrenée et Fragonard ne seraient

point inquiétés; mais les nudités offensaient les regards de la cour, et il fallait proscrire le scandale des nudités. A quoi pourtant un artiste légitimement oublié de nos jours dut un instant de renommée! Bounieu, — qui donc se souvient de Bounieu? j'en apprendrais sans doute le nom à mes lecteurs, — Bounieu, agrégé de l'Académie, s'il vous plaît, et peintre du roi, eut une *Betzabée* honteusement chassée du Louvre, pour cause d'absolue nudité. Mais le public s'en émeut; plus désireux de jouir de la toile parce qu'elle est défendue que s'il pouvait l'examiner à l'aise sur les murs du Salon, il court en foule chez le peintre, fait grande fête au tableau, lui tresse des fleurs, le monte aux étoiles, et deux ans plus tard, l'artiste exhibe encore à huis-clos, avec tout autant de succès, un *Adam et Eve* que le pudibondage du jury venait également de trouver trop dépourvu de voiles. Je ne connais pas la *Betzabée*; elle est en Russie. Quant à l'*Adam et Eve*, je l'ai aperçu au musée de Saint-Quentin, et, entre nous, ce n'est point un chef-d'œuvre. Il est vrai que les vêtements y sont rares, très-rares; aussi rares que le commandait après tout le sujet. Eh! qu'importe! autres temps, autres pudeurs, la nôtre vaut bien celle du dernier siècle, je pense, et le jury d'à présent, sans avoir pour cela moins de morale que celui de M. d'Angiviller, ne voyant rien dans le tableau de Bounieu qui puisse blesser l'honnêteté, lui ouvrirait aujourd'hui à deux battants les galeries de l'Exposition. Il en a accueilli bien d'autres.

Le fait est qu'il ne ferme plus la porte aux nudités. Au contraire, il en reçoit beaucoup, trop même lorsque sa complaisance, par exemple, nous oblige à contempler l'osseuse échine de l'*Étude* de M. Albert Fournier, ou la *Léda* aux longues cuisses de M. Sevestre, où l'*Eve* jaune et rance de M. Brune. La femme couchée que M. A. Serres intitule la *Sieste*, comme intention est d'un goût fort douteux, comme peinture d'une pratique banale et lourde; l'*Ondine* de M. Viger nous reporte à la manière qui florissait sous la Restauration et je ne la trouve pas meilleure. La *Mademoiselle* de M. J. Gigoux ne me plaît guère non plus. Mais tout cela n'est rien : devant la *Volupté* de M. Coutel, je ne puis vraiment surmonter ma répugnance. Comment, ça, la *Volupté*! Eh! Volupté de qui, juste ciel, Volupté de quoi, cette masse charnue et grumelée, cette obèse et sottise cuisinière! Et la *Baigneuse* de M. Renoir, m'est avis que voilà une demoiselle qui n'est point inférieure à la précédente. Quelle créature! Est-il possible que Dieu en fasse de pareilles! Oui, elle peut se baigner, se froter, se savonner, râcler sa peau jusqu'au sang, guenon elle entre dans la rivière, guenon comme devant elle en sortira. Ah! fuyons, mes amis, ces compagnones, cauchemars horribles, et souhaitons de ne les revoir jamais dans nos rêves.

Le *Printemps* de M. Bouvier, à la bonne heure. Vrai printemps, en effet, cette fillette symbolique, assise nue, fleur elle-même, sur les branches d'un amandier fleuri. La pose choisie par le peintre ne saurait être plus aisée, et, en même temps, d'un aspect plus neuf, plus piquant. Il y a un peu d'embaras et de raideur dans le modelé. Mais, à distance la gêne et l'incertitude de la brosse disparaissent et le ton ambré de la figure découpe une silhouette charmante sur l'azur du ciel, au milieu des étoiles blanches et roses de l'arbre en fête. La *Cytherée* de M. Berteaux est une autre fort agréable chose, peinte largement, dans une couleur ferme et tendre à la fois. C'est un début que le jury eût bien fait d'encourager d'une médaille. Mais quoi! le jury lui a préféré les *Femmes sont chères* de M. de Beaumont et j'ai sur le cœur la distinction accordée à cette peinture de table d'hôte. Plus heureuse que M. Berteaux, M. Lecadre a trouvé l'aréopage favorable : son étude intitulée le *Réveil* a été bel et bien médaillée. Svelte, élancée, la hanche ondoyante, le torse hardi, étendue sur une moelleuse fourrure d'ours blanc, cette jeune femme se roule, se tord et sourit, les yeux à demi-clos, au bonheur d'un songe qui s'achève en de mystérieuses palpitations. Certes, tout cela est bien. Ce qui l'est aussi c'est le mouvement ingénieusement cadencé de la figure, agréable sinon très-séduisant, c'est encore le soin de l'exécution, et la tenue du dessin, sau-

(1) L'administration du *Monde illustré* se met à la disposition des abonnés pour leur expédier franco les ouvrages dont il est rendu compte dans le journal. Adresser toute demande à M. Bourdilliat, 13, quai Voltaire.

dans le pied droit laissé incorrect par mégarde sans doute. Mais ce qui l'est moins, c'est la coloration : je ne la trouve ni saine, ni vivante. Voilà une palette malade; il faut vite la fortifier. Croyez-moi, M. Lecadre, soignez-la.

Un peu d'accent sur les contours qui se comportent et poursuivent avec une égalité trop constante, et la *Baigneuse* de M. Schutzenberger ne laisserait rien à reprendre. Assise de profil auprès d'une baignoire de marbre, une jambe croisée sur l'autre, la jeune femme achève de se déshabiller. L'attitude est exempte d'arrangement prétentieux; je la trouve même des plus naturelles. Le dessin me semble également partout châtié, nulle part abandonné, laissé au hasard.

Dans le modelé, il y a maints passages finement observés, sentis, exprimés; le coloris des chairs, qui gagnerait peut-être à quelque solidité de plus, a des blancheurs lactées et des demi-teintes moites d'une savoureuse impression, et l'ensemble est d'une grâce souriante et sévère où l'étude attentive de la nature et le goût personnel de l'artiste se fondent heureusement. Que je n'aie pas l'oublier, les accessoires assez importants dans cette toile, tous peints en conscience, mais sans exagérations minutieuses ni futilités maigreurs, ajoutent beaucoup à l'effet élégant et aimable de ce tableau, de l'aveu de tous, le meilleur du peintre. M. Schutzenberger a exposé, en outre, une peinture dont le sujet est emprunté à la vie habituelle des Romains modernes. Le costume ne lui réussit pas moins que le nu, à voir la façon pittoresque dont il s'est tiré de ce qu'il appelle un *Souvenir d'Italie*.

C'est une gracieuse et riante composition que celle des *Baigneuses* de M. H. Dubois. Cette fois, la scène se passe en plein air, à midi, au beau milieu d'un grand paysage, au bord d'une fraîche et limpide rivière. Oui, c'est là que se baignent ces dames dans le plus simple appareil. Mais le bocage est discret, et les petits oiseaux ne diront rien. Elles ne sont pas toutes également jolies; cependant plusieurs sont capables de plaire, celle entre autres que les miroitements et les prismes de l'eau reflètent et argentent des pieds à la tête. Quant au site, des paysagistes de profession se réjouiraient de l'avoir peint. Mes compliments à M. Dubois pour le petit cadre qu'il désigne ainsi : *Au bord de l'eau*.

Toutefois, sans vouloir nuire à aucune de celles dont je viens de publier la louange, la plus belle étude de nu de ce Salon, celle qui a recueilli le plus de suffrages et qui se fixera dans le souvenir des visiteurs, je ne crois être contesté par personne, c'est à M. J. Lefebvre qu'on en est redevable.

L'artiste a représenté la *Vérité*. La déesse est de-

bout au fond du puits, sa demeure ordinaire. De la main droite, elle élève le miroir symbolique où se voit la réalité des choses, et la main gauche ramenée à la hauteur de l'épaule, trouve son point d'appui sur une corde dont les extrémités se perdent, l'une dans la nuit des hauteurs du cadre, l'autre dans l'angle inférieur de droite, fixée à l'anse d'un vase de cuivre. Soyex et abondants, les cheveux flottent à l'aventure.

Que je le dise tout de suite, malgré ses éclatants mérites, cette figure n'est pas sans soulever quelques observations sérieuses. Ainsi, il est difficile d'approuver l'angle formé par la jambe droite jetée en arrière et dont le pied se pose sur une

les temps et de tous les pays, rien de mieux; auquel cas cependant on peut lui répondre que lorsqu'il s'agit de divinités mythologiques, il convient de tenir compte des caractères consacrés, condition même, suivant moi, qui s'impose à quiconque prétend aborder cet ordre de personnages. Enfin bien des gens, parmi les plus compétents, regrettent que le peintre n'ait point dégagé l'épaule gauche des cheveux qui l'encombrent et la masquent, dans l'état le sein paraissant sortir directement du col, et celui-ci, alors, s'étirer d'une façon démesurée.

Maintenant, après la critique vient l'éloge, et Dieu merci je puis faire bonne mesure. Eh bien, tout bonnement, l'exécution de cette *Vérité* est

superbe. La gorge ferme, d'une coupe rare, le bras droit d'un contour achevé, le torse souple, et, sous l'épiderme doux et rempli, des formes larges, élégantes, où court le suc de l'existence, telle est cette belle et fière figure. Quelle suite délicate et savante dans les plans de la poitrine, des flancs et du ventre! quelle logique soutenue dans le passage des muscles qui se devinent bien plus qu'on ne les voit tant le travail se dissimule, tant la couleur est sobre, sage, maniée avec habileté! Et tout cela dans une gamme claire, puissante et tranquille se détache sur un fond sombre et mat. Et toute cette nudité étale ses trésors sans éveiller le désir. Assurément, bien des peintres y eussent mis moins de réserve, au lieu d'y voir la représentation d'une idée mâle et sévère. Mais M. Lefebvre a su imprimer sur son œuvre cette grâce austère et profonde qui donne la prééminence à la pensée dans ce qu'elle a de plus noble et de plus élevé. Aussi, si peu vêtue qu'elle soit, sa figure laisse les sens en repos. C'est la calme et chaste sérénité des statues grecques, animée de la coloration de la vie.

— Nous publions aujourd'hui le *Vieux moulin*, de M. Grandsire. Le peintre est un paysagiste du

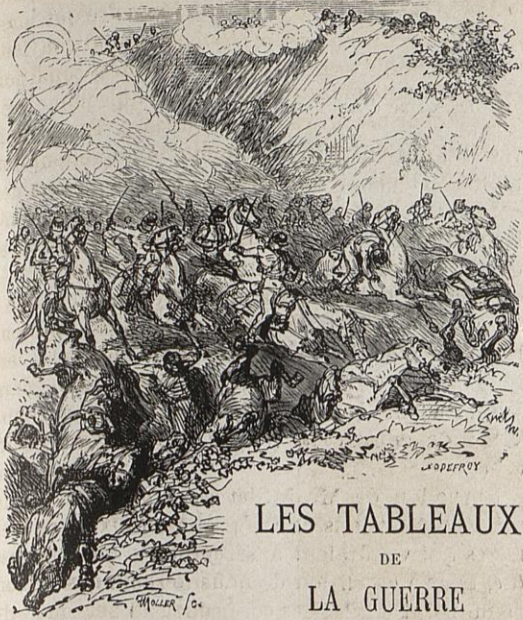
genre familier; il préfère les secrets intimes de la nature aux formules solennelles du style. Non pas qu'il se contente du premier buisson venu; non, il choisit, il épure, il élague, il ébranche. Et puis, s'il a quelque penchant pour la campagne avivée de clartés riantes, il ne déteste pas non plus les grandes ombres qui invitent au recueillement, au mystère. Son *Vieux moulin* est parfait. Quoi de mieux établi que la mesure, de mieux dessiné que les arbres du premier plan? De quoi de plus agréable que la futaie du second? Le tout relevé d'une pointe de distinction, d'un cachet d'élégance qui sont comme la signature même de l'artiste.

OLIVIER MERSON.



SALON DE 1870. — Le Vieux moulin (Sologne). — (Tableau de M. Grandsire, dessiné par l'artiste.)

grosse pierre. Le peintre assurera sans doute que cette flexion est naturelle et prise sur le fait. Soit. Mais entre le vrai que nous avons sous les yeux et celui qu'il faut choisir, la distance est immense, et l'artiste doit toujours, au milieu de lignes également vraies, cependant inégalement harmonieuses, rechercher celles qui conviennent surtout au rythme de sa figure. Or, pour la jambe qui nous occupe, M. Lefebvre a reproduit exactement peut-être que lui offrait le modèle; mais s'est-il assez interrogé sur la question de savoir si c'était bien là le meilleur parti auquel il dût s'arrêter, je ne le pense pas. D'un autre côté, le visage n'est-il pas trop moderne, ou plutôt trop Parisien? Si c'est que l'auteur a voulu exprimer que la vérité est de tous



LES TABLEAUX  
DE  
LA GUERRE

Dix ans se sont écoulés depuis le jour où l'auteur des *Tableaux de la guerre*, M. Charles Yriarte, a assisté aux scènes émouvantes qu'il retrace dans le volume qu'il vient de publier. L'auteur n'a pas cru devoir laisser s'effacer ses souvenirs sans les fixer, parce qu'ils touchent à un point de l'histoire contemporaine, et qu'il y avait œuvre d'artiste à faire en décrivant cette suite de drames et d'épisodes d'un caractère varié et qui fait éprouver aux lecteurs les émotions que l'écrivain avait éprouvées lui-même.



BEN-ABU  
général de la cavalerie maure.

Ici, c'est une charge de cavalerie; là, un fait d'armes valeureux accompli par un personnage qui n'est rien moins aujourd'hui que le président du conseil du gouvernement espagnol; plus loin, c'est la marche d'une armée en campagne, un épisode comique, le mot typique d'un troupière, un trait de courage d'une cantinière, un faubourg d'une ville du Maroc mis à feu et à sang, le portrait d'un prince maure, le croquis d'une halte; enfin, comme le dit bien le titre, les *Tableaux de la guerre*.

M. Godefroy Durand, d'un crayon ferme et sa-



L'artillerie charge avec la cavalerie.



vant, a traduit sur bois les croquis faits au feu par l'auteur; le livre est un petit chef-d'œuvre de typographie sorti des presses de Claye. M. Alphonse Lemerre, l'éditeur, et l'auteur lui-même ont mis une coquetterie particulière à présenter ces souvenirs au lecteur sous une forme attrayante.

Les bois que nous publions aujourd'hui sont un spécimen de ceux que contient le volume. Tout d'abord, c'est un horrible épisode de guerre, une charge exécutée à la bataille de Castillejos par les husards de la princesse qui, en s'enfonçant dans un ravin, sentent tout à coup la terre manquer sous leurs pas.

C'est un artifice familier aux Marocains; ils ont miné le sol et recouvert de gazon un ravin creusé dans le but d'engloutir les cavaliers et de les fusiller du haut de la gorge où ils sont embusqués.

Le cavalier qui, en regard de cette charge, fait onduler une bannière et monte à l'assaut, est le Général Prim à la bataille de Castillejos. Quatre fois il a tenté de s'emparer d'une colline occupée par l'ennemi, quatre fois il a été repoussé; il fait mettre le sac à terre à ses soldats et tente encore une fois l'assaut; ceux-ci, dans un mouvement de retraite, abandonnent leurs sacs; leur général veut vaincre ou mourir; il saisit le drapeau et le porte aux ennemis, sûr que ses soldats le suivront à la mort ou à la victoire.

Voici le portrait de Muley-el-Abbas, frère de l'em-



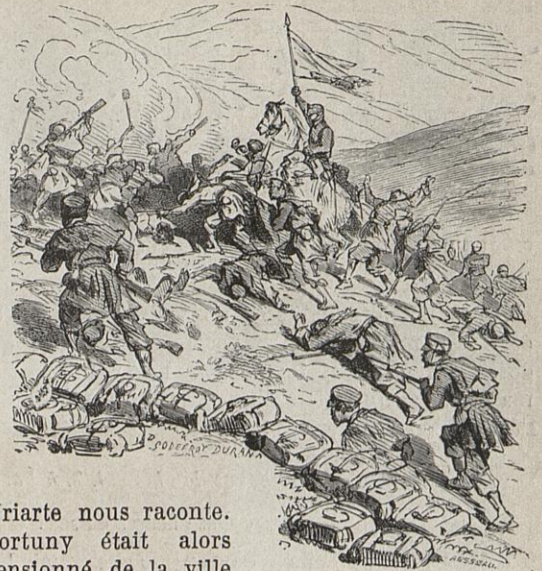
Sac d'un harrio juif par les rifeïns.

pereur du Maroc, et, en regard, celui de Ben-Abu, le général de la cavalerie maure.

Le dessin du milieu représente un Sac d'un Barrio juif par des Rifeïns qui, comprenant que les Espagnols qui sont sous les murs de la ville de Tétuan vont s'en emparer sans coup férir, escaladent la nuit les fortifications de la Ville Sainte, se glissent comme des bêtes fauves dans le quartier des juifs et mettent tout à feu et à sang. C'est le pillage, le viol, l'incendie, la rapine, et le récit de cette scène est un des plus palpitants du livre.

La gravure du Petit-Minaret, autour duquel voltigent les ramiers, représente la note gaie dans l'ouvrage.

L'armée espagnole s'est emparée de la ville; les soldats, depuis longtemps privés de tout, voient s'abattre sur ce colombier pittoresque une nuée de pigeons; ils font l'assaut du Minaret et se passent de main en main leur proie qu'ils mettent incontinent à la crapaudine. C'est gai comme une aquarelle de Fortuny, et du reste, le déjà célèbre peintre de la *Vicaria*, qui est Espagnol, assistait aussi à cette scène comme à toutes les autres, puisqu'il a suivi la guerre du Maroc, que M. Ch.



Yriarte nous raconte. Fortuny était alors pensionné de la ville de Barcelone.

Enfin, les deux derniers bois représentent, l'un, une charge de cavalerie au milieu de laquelle l'artillerie vient se jeter par une fausse manœuvre. L'écrivain entraîné par la curiosité a sauté sur un caisson et se trouve en danger au milieu de ce choc terrible, et il est vraiment curieux de lire les lignes dans lesquelles il raconte quelles sont les émotions qui l'assiègent, dans un moment aussi critique.

L'autre est un de ces épisodes charmants pour un peintre. La paix est faite, les kabyles, amis désormais et toujours après au gain, viennent faire des échanges avec les troupes. Ils offrent aux espagnols leurs brillantes armes damasquinées; leurs poudrières en cuir, semblables aux ceintures des paysans andalous, et il y a là une brillante description de tous ces types, et de ces races diverses.

C'est un livre bien vivant, bien humain, déjà le succès l'a favorisé et l'édition est presque épuisée en quelques jours.

Il y a là des pleurs, des sourires, de la gaieté, de la mélancolie, un vif sentiment de la nature, l'insouciance de la jeunesse et une grande philosophie qui plane sur ces scènes de la vie militaire racontées par un écrivain qui a l'immense avantage d'être un artiste et de pouvoir traduire avec la plume et le crayon.

MAXIME VAUVERT.





CIRQUE DE L'IMPÉRATRICE : Le singe Turlurette ; grandeur et décadence d'un cerf savant.

On ne joue pas de pièces nouvelles, mais on en écrit sans relâche ; je n'en veux pour preuve que le document suivant, tombé par hasard entre mes mains. C'est une lettre d'un auteur dramatique à l'un de ses confrères :

« A M. Paul Siraudin, rue de Choiseul, 3, à Paris.

« Onze heures du soir.

« Mon petit, je viens de rentrer chez moi. J'ai pensé à notre scénario tout le long du chemin. Il ne faut pas décidément que ce soit Gustave qui provoque le comte ; il vaut bien mieux que ce soit sir Lionel. Comme nul ne s'y attendra, et que sir Lionel a été posé en personnage muet, cela fera un effet à tout casser. Tu vas voir. D'abord, je crois que nous ferons bien de supprimer la scène du parc. Y tiens-tu beaucoup, à la scène du parc ? Charles aura trouvé tout simplement la lettre de la comtesse dans la chambre de Gustave ; mais il aura été vu par sir Lionel. Comment ? Je n'en sais rien encore ; nous aurons à chercher cela. D'un autre côté, c'est Albertine, et non Clara, qui aura donné le rendez-vous à Gustave... Attends ! attends ! cela ne change rien, tu vas comprendre. Albertine a connu Gustave chez sa tante, une douairière quelconque, l'été dernier ; il y a eu des fêtes dans un château, et c'est là qu'elle a perdu le carnet qui contient la preuve de la loyauté du comte. Sir Lionel l'aime en secret, comme dans notre premier plan, et nous ne touchons pas du tout à la scène de l'échelle. Je garde aussi la présentation au comte ; mais nous aurons absolument besoin d'un domestique pour lier les scènes, comme on a besoin d'un œuf pour lier des sauces.

« Enfin, cela marche, et c'est le principal ; j'en suis bien content, car je me demandais comment nous pourrions sortir de ce sacré deuxième acte. Sir Lionel est une trouvaille, quoique je n'aime pas beaucoup ta manière de l'introduire dans le bal ; c'est original, je le sais, mais c'est dangereux. Je préférerais un dîner : c'est aussi animé qu'un bal, et on a la ressource de faire tomber une assiette des mains du comique, au moment où l'on annonce sir Lionel. De cette façon, l'entrée est faite et le danger est esquivé avant que le public se soit aperçu de l'invasibilité du moyen. Tu réfléchiras. Il faudrait voir aussi à faire venir un peu le rôle de Clara, que M<sup>me</sup> Pasca prendrait peut-être, ce qui serait excellent pour nous.

« Voyons-nous demain au café de Mulhouse, c'est indispensable. Il paraît que Cadol a trois actes demandés, et il pourrait bien nous passer sur le corps. On n'a pas pu me dire au juste ce que c'était. Derval croit que c'est de la poudre. Si c'est de la poudre, cela nous est égal. Mais je ne serai tout de même complètement tranquille que lorsque nous aurons lu, parce que je sens que notre idée est dans les airs. A demain, au café, à trois heures, et même avant, si tu peux, cela ne fera pas de mal.

« Tout à toi.

« ÉDOUARD.

« P. S. Vois Perragallo pour ce que tu sais ! Je ne doute pas de son obligeance. »

Tâchons de nous ressouvenir de sir Lionel et de Clara, — et surtout de l'assiette cassée, — le jour de la première représentation de la pièce de MM. Édouard et Siraudin.

En tant que spectacle d'été, il nous reste le Cirque de l'Impératrice, aux Champs-Élysées. J'y ai vu l'autre soir les débuts d'un singe présenté par le clown Bugny. Les animaux savants se font rares. Plus de lions, plus d'éléphants, plus de tigres, plus de chameaux. On a renoncé à dresser des cerfs, ce dont s'attristait considérablement un de mes voisins, vieillard aimable, qui avait vu le cerf Coco,

et qui m'en a entretenu pendant plus d'une heure. — Ah ! le cerf Coco ! que de souvenirs ce nom va réveiller chez nos pères et chez nos grands-pères ! — Un rien, une fadaise, une bête quelconque, une chanson, une pièce de théâtre, une forme de vêtement, donnent parfois une idée plus complète d'un temps qu'un grand fait ou qu'une grande personnalité. L'apparition à Paris du cerf Coco date de la Restauration. Les Bourbons avaient ramené la chasse ; la chasse ramena les cerfs. Les Franconi, dont la vogue était au comble, eurent l'heureuse inspiration d'en dresser un ; cela coûta deux ans et demi de travail et de patience à Franconi père. Mais comme il en fut récompensé ! Le cerf Coco transporta d'enthousiasme les bons Parisiens ; on courut, on s'étouffa au cerf Coco ; on ne parla que du cerf Coco dans les gazettes ; on ne jura que par le cerf Coco dans les salons. Tout était au cerf Coco : les enseignes des magasins, les bonbons, les objets de femme.

Voici en quoi consistaient les exercices du cerf Coco. D'abord il faisait le tour du manège, en cadence, comme un cheval ; balançant gracieusement son bois, s'arrêtant au moindre signe de M. Franconi, changeant d'allure ou retournant sur ses pas, franchissant des rubans et des barrières, se mettant à genoux, tantôt sur les jambes de devant, tantôt sur celles de derrière, ou se couchant sur le côté en feignant d'être endormi. Dans cette dernière position, M. Franconi venait s'asseoir sur le cerf, pesamment, et lui tirait plusieurs coups de pistolet aux oreilles, sans que cette pauvre bête, d'un naturel si timide, fit le moindre mouvement. Ensuite, huit hommes entraîaient au son d'une musique militaire : ils se plaçaient en carré ; le cerf Coco sautait par-dessus les huit hommes. Ils étaient remplacés par quatre chevaux qu'il franchissait également. — Bravo ! Coco !

Ce n'était pas tout. On élevait au milieu du manège une sorte de portique garni de pièces et de cordons d'artifice. Là, sur un piédestal, venait se poser le cerf Coco, héroïque, indifférent en apparence aux feux qui l'entouraient, aux détonations des pétards, au pétilllement des gerbes. — D'autres fois, au lieu du portique, c'était un ballon avec sa nacelle, que l'on descendait ou remontait à l'aide d'une poulie, et où le cerf Coco prenait place. Son sang-froid, en se sentant enlever dans les airs, était pareil à celui de Blanchard, de Garnerin ou de sa nièce. A une certaine hauteur, les pièces d'artifice jouaient leur rôle et retombaient en flammèches à peu de distance des spectateurs, transportés jusqu'au délire.

Le cerf Coco devait épouser la coupe des triomphes ; on lui fit jouer des pantomimes, on le fit paraître dans des mélodrames. Il excellait, dit-on, dans *Gérard de Nevers*, où toutes les péripéties d'une chasse étaient habilement représentées. Poursuivi par les chiens et par les cavaliers, on le voyait parcourir les ravins et les montagnes figurées par les décorations ; il arrivait au bord d'un précipice, — et, d'un saut énorme, il se mettait hors des atteintes de la meute, qui restait sur l'autre bord, aboyante et désappointée.

La gloire n'est jamais sans mélange. Le cerf Coco eut des rivaux ; le jardin Tivoli annonça un cerf Azor. Mais la réputation du cerf Coco était trop bien et trop légitimement fondée pour être ébranlée par ces concurrences passagères. Il continua donc à charmer une génération qui, après avoir été surmenée par les guerres impériales, aspirait à des distractions sans fatigue, semblable à une convalescente qui réclame des aliments légers.

Quand et comment finit le cerf Coco ? S'éteignit-il doucement ou périt-il victime d'un accident ? Je l'ignore. Il emporta avec lui la race des cerfs savants et il laissa, planté comme un jalon dans l'infiniment petite histoire, son branchage lumineux. Encore aujourd'hui, il n'est pas rare d'entendre des vieillards murmurer : « C'était du temps du cerf Coco ! » Cela veut tout dire pour eux. A travers leurs paupières à demi fermées et tremblotantes, ils revoient pour un instant leur Paris d'autrefois, le café Lemblin, la Charte, les tabatières ornées du portrait de Voltaire, le vicomte de Chateaubriand, et la céleste Montessu de l'Opéra !

CHARLES MONSELET.

## CHRONIQUE MUSICALE

La statue d'Apollon au sommet du nouvel Opéra.

Celui qui entreprendrait de nous prouver qu'Apollon n'appartient pas à la chronique musicale perdrait son temps. Nous le renverrions à tous les dictionnaires encyclopédiques ou spéciaux, qui disent que ce dieu — « natif de Délos » — est celui de tous les arts, et de la musique par conséquent. Si on nous objectait aussi qu'Apollon doit être bien vieux depuis le temps qu'on en parle, nous répondrions que M. Aimé Millet lui a rendu la jeunesse par la magnifique statue à laquelle on vient de donner le nouvel Opéra pour piédestal (1).

L'Apollon de M. Millet est donc notre bien, et nous ne pourrions que le prêter à ceux de nos confrères qui voudraient aussi profiter de son *actualité*, mais à condition de nous le rendre, et surtout de ne point fausser les cordes de sa lyre en les pinçant inconsidérément.

Et puis, comment lâcher prise quand, dans cette saison de sécheresse que nous traversons, on a mis la main sur un sujet d'article ? Car on parle toujours des luzernes et des autres plantes fourragères qui périssent ; mais les opéras donc ! il n'en pousse pas davantage.

Nous comptons sur l'*Ombre* de M. de Flottow à l'Opéra-Comique, sur la reprise de l'*Africaine* à l'Opéra ; et à l'heure où nous écrivons ces lignes, nous ne voyons que le soleil qui poudroie et les affiches qui promettent sans tenir. Pour un rien nous signerions cette chronique du nom de : « Sœur Anne »... Mais non, au fait, Apollon vient à notre secours, comme si nous l'avions invoqué en lui déclarant une de ces tirades épiques en vers alexandrins à rimes plates, auxquelles, dans le temps, il se laissait toujours prendre.

La vérité est que nous avons recueilli sur l'Apollon de l'Opéra quelques détails précis qui peuvent intéresser le lecteur. Mais avant de faire le déballage de nos notes, nous supplions M. Garnier, architecte dudit Opéra, de ne point rechercher la personne indiscrette qui a jasé. Il y perdrait des mois entiers, et l'inauguration de son immense monument s'en trouverait retardée d'autant.

La statue d'Apollon, avec celles des deux muses assises à ses côtés, a coûté plusieurs années de travail (le public ne sait jamais assez le mal et les sueurs qu'il en coûte pour lui plaire). Elle a 5 mètres 20 centimètres des pieds à la tête ; mais comme les bras soutiennent la lyre au-dessus de la tête, l'ensemble du groupe a 8 mètres de hauteur totale.

Il faut savoir que ce colossal morceau de sculpture a subi cinq transformations, a passé par cinq phases distinctes avant d'arriver à l'état définitif.

1<sup>o</sup> *L'esquisse*, qui correspond à la période d'incubation de l'idée, et pendant laquelle, comme on le suppose, le sculpteur a dû faire essayer à son « bonhomme » les trois mille manières qui existent de porter une lyre. (A ce moment il avait été décidé que la statue serait exécutée en cuivre repoussé au marteau, procédé déjà expérimenté par M. Millet pour son Vercingétorix de la plaine d'Alise).

2<sup>o</sup> *Le modelage au cinquième de la dimension*. Les praticiens devaient reprendre la statue ainsi exécutée, ou plutôt la statuette, car elle n'avait encore que 1 mètre 60, et, après l'avoir grandie jusqu'à 8 mètres, la plonger dans un bain galvanoplastique, le cuivre repoussé ayant été abandonné.

3<sup>o</sup> *Le modelage grandeur d'exécution*. Un sculpteur de mes amis me disait hier, et sans jalousie aucune à l'endroit de son confrère triomphant, que cette opération, d'une grande hardiesse, était sans précédent connu dans l'histoire de la statuaire. D'habitude, c'est par des moyens mécaniques que l'on grandit jusqu'au point voulu le modèle donné par l'artiste. Mais se figure-t-on 16,000 kilos de terre glaise qu'il faut maintenir au même état de densité en dépit des variations thermométriques

(1) Voir le dessin qu'en a publié le *Monde illustré* dans un de ses derniers numéros.



Le prince des Asturies.

Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire! dit le proverbe de la vieille science politique.

S'il en est des rois comme des peuples, il faut penser que le bonheur du prince des Asturies, le nouveau roi d'Espagne in partibus, doit être sans mélange.

Il n'a pas encore treize ans, et sa mère Isabelle II a déposé, la semaine dernière, la couronne sur sa tête enfantine. Les fidèles des Bourbons d'Espagne l'ont salué du titre de Sa Majesté Alphonse XII.

A cet unique détail, fidèlement enregistré par les archives de l'hôtel Basilewski et les dessinateurs du Monde illustré, se bornent les renseignements donnés par la muse de l'histoire.

Il y a bien encore le baptistaire princier de Gotha qui nous apprend que l'enfant Alphonse - François d'Assise, Ferdinand, Pie, Jean-Marie de la Conception, Grégoire, etc., etc., prince des Asturies, est né à Madrid le 28 novembre 1857, qu'il est le second enfant d'Isabelle II et de François d'Assise, et qu'il partage l'affection de ses père et mère avec quatre



LE PRINCE DES ASTURIEN, en faveur duquel Isabelle de Bourbon a abdiqué.

sœurs issues de la même union. C'est tout, et, à moins de parler de son goût prononcé pour le vélocipède, je ne vois pas ce qu'il y a à raconter sur l'existence à peine commencée du roi Alphonse XII.

Attendons l'an prochain, Sa jeune Majesté aura quatorze ans, et nous verrons si, comme son aïeul Louis XIV le fit à cet âge, il entrera, tout éperonné et cravache à la main, dans la salle des Cortès pour dire aux députés d'Espagne: « L'Etat, c'est moi! » M. V.

La vente des dessins, fusains et aquarelles laissés par notre regretté collaborateur Félix Thorigny aura lieu le dimanche et le lundi 10 et 11 de ce mois, de midi à cinq heures, à son domicile, rue Vavin, 8.

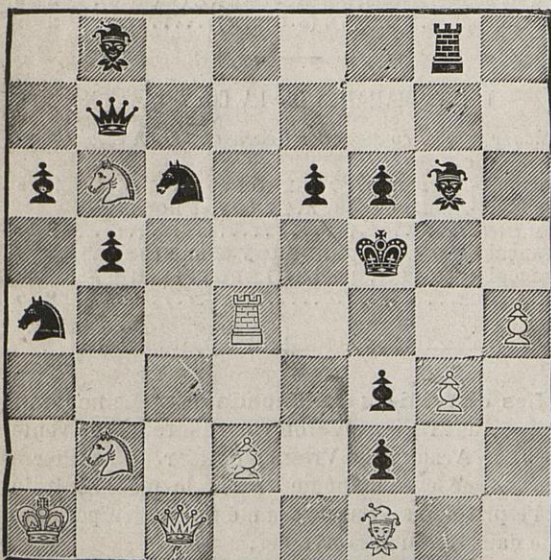
Ceux qui appréciaient les œuvres de ce crayon si fin et si consciencieux, trouveront dans les nombreux cartons remplis de dessins terminés et d'esquisses, presque toute la France monumentale. La Normandie, la Bretagne, la Bourgogne, l'Auvergne, le Limousin et la Guyenne y sont surtout représentés. La plupart de ces pages, on en jugera, sont merveilleuses de vérité et de vie.

Le Concile du Vatican. Tel est le titre d'un important travail sur la question si controversée des rapports de l'Eglise avec l'Etat et la société du dix-neuvième siècle, qui vient de paraître à la librairie E. Lachaud, 4, place du Théâtre-Français. — Prix: 4 fr. Envoi franco contre timbres-poste.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 340

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER



Les blancs ont mat en cinq coups.

Solution du problème n° 338.

- 1. D 7 FR
2. D 4 F, échec
3. D 4 FD, échec
4. C 6 C, échec et mat.
(A)
2. D pr. T, échec
3. C 6 F, échec
4. D, mat.
(B)
1. T 4 R (A) (B)
2. R pr. C (meilleur)
3. R pr. D
1. F 3 F
2. F 4 R
3. R 5 F
1. T 3 F
2. R pr. C
3. R 3 F

Solutions justes: MM. L. de Croze, à Marseille; Stiennon de Meurs, à Liège; Am. de Saint-Cyr, à Lyon; C. Fretté, à Guitres.

Solutions justes du problème n° 337: MM. P. Dauron, à Saint-Etienne; Wilhelm, à Forbach; Stiennon de Meurs, à Liège; L. de Croze; C. Fretté.

PAUL JOURNOUD.

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes. Petits éléments des Codes français, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat. Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur du Monde illustré, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

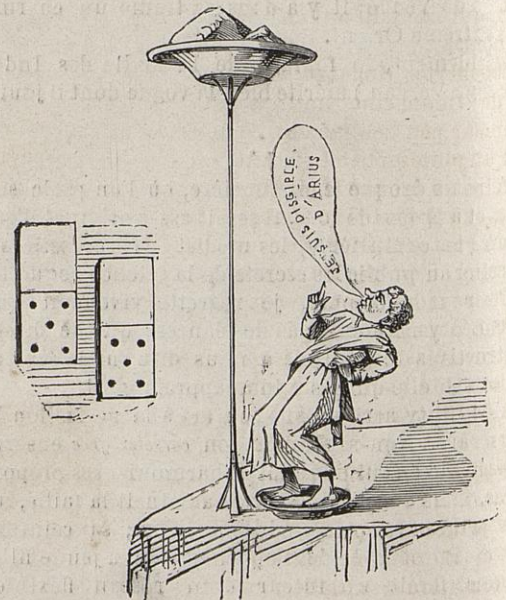
EN VENTE A LA LIBRAIRIE E. LACHAUD 4, place du Théâtre-Français, à Paris

LE PIANO EN 60 LEÇONS

Méthode pour les personnes âgées de quinze à cinquante ans par BEAUFRE, rue Richelieu, 15, 1re partie: 1 fr. 50; par la poste franco: 1 fr. 75.

Tableaux de la guerre, par Charles YRIARTE, — illustrés par Godefroy Durand, d'après les dessins de l'auteur. Un beau vol., publié chez Alphonse Lemerre, passage Choiseul.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Maint éveillé vend la peau de l'ours avant de l'avoir prise.